L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Cent. No 12 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE 14 DECEMBRE 1884.

L'HISTOIRE D'UNE BROCHURE.

Nous avons dernièrement reproduit, d'après une lettre de M. Eugène Rendu à Capponi, le récit d'un dîner donné, en 1859, par l'abbé Deguerry, dans lequel il fut beaucoup question de la brochure *L'empereur Napoléon III et l'Italie* qui venait tustement de paraître. A la manière dont l'auteur de ce récit parlait de la brochure, il nous avait semblé reconnaître qu'il y avait en quelque part; notre conjecture s'est trouvée juste. M. Rendu a bien voulu nous rappeler qu'il avait déjà fait l'aveu de sa collaboration en tiers avec l'empereur et La Guéronnière, et avait raconté toute l'histoire du fameux pamphlet dans une lettre insérée au troisième volume de la Correspondance de Cavour. Nos lecteurs seront bien aises de retrouver ici cette curieuse page des mémoires secrets de l'empire. La lettre de M. Rendu est adressée à M. Louis Chiala, depuis député du parlement italien; elle est du 25 août de l'année dernière:

Après les entretiens qu'il venait d'avoir, à Plombières, avec le premier ministre de Victor-Emmanuel (20 juillet 1858), l'empereur manda auprès de lui le vicomte Arthur de la Guéronnière. Il fit part à l'éminent publiciste des éventualités qui pouvaient se produire, et lui exprima le désir de voir exposer, dans une courte brochure: 1° les raisons pour lesquelles le *statu quo* ne pouvait être maintenu au-delà des Alpes, au double point de vue de l'Italie et des intérêts de la France; 2° un plan de la confédération entre les divers États de la Péninsule.

A cette fixation des bases essentielles du manifeste, l'empereur ajouta quelques vues générales sur la politique européenne et prouva communication de documents diplomatiques et de renseignements techniques sur l'état militaire de l'Autriche en Lombardie. "Quant au plan fédératif à proposer, informez vous, dit il, enquérez vous des précédents, recherchez les données contemporaines, puis soumettez-moi votre travail. Au surplus, ajouta-t-il, vous avez du temps devant vous. Je vous préviendrai."

Le 12 août, La Guéronnière vint me trouver.

J'étais, depuis 1848, en rapports d'amitié avec La Guéronnière. A cette époque, pendant que le brillant écrivain rédigeait le *Bien public*, sous l'inspiration de Lamartine, j'étais, à l'*Ère nouvelle*, le collaborateur de Lacordaire, de l'abbé Maret (archevêque de Lépante) et de Frédéric Ozanam. Nos relations n'avaient pas cessé depuis dix années. Esprit étendu, intelligence très souple et très vive, d'un tact diplomatique plein de finesse, doué d'une merveilleuse faculté d'assimilation, La Guéronnière était naturellement apte à envisager les grandes perspectives et à s'élever aux sommets des questions italiennes, mais les études techniques n'étaient pas, chez lui, au niveau des facultés générales. Il était étranger aux annales compliquées des divers États de la Péninsule. Rien ne l'avait mis à même de démêler l'écheveau des péripéties italiennes.

Le rôle des hommes qui avaient eu une part plus ou moins active dans les événements contemporains, au delà des Alpes, lui était inconnu: les noms de Gioberti, de Balbo, de Massimo d'Azeglio, de Gino Capponi, de Tommaseo, de Minghetti, de Farini, de Frédéric Sclopis, de Montanelli, de Ricasoli, de Farini, etc., ne se présentaient à lui, dans leur signification si diverse, que sous l'enveloppe nuageuse d'une notoriété commune et sans relief.

Le confident de Napoléon III jugea que des études spéciales, des relations personnelles avec la plupart des hommes politiques de la péninsule, surtout la correspondance qu'il m'était donné d'entretenir avec le personnage illustre qui m'honorait de son amitié depuis 1847, Massimo d'Azeglio, ne seraient pas sans utilité pour l'élaboration du manifeste confié à son esprit politique. Il me proposa de m'associer à lui dans une œuvre qui répondait à mes idées personnelles, et qui était, me disait-il avec raison, le couronnement pratique d'efforts poursuivis dans le domaine de la spéculation et de l'histoire.

Je voir à même de condenser les conclusions d'études qui avaient passionné ma jeunesse dans une œuvre destinée à un retentissement universel; plus que cela, placer des idées qui m'étaient chères sous le couvert, sinon sous le nom du puissant souverain qui tenait l'Europe suspendue à ses lèvres, en attendant qu'il l'ébranlât d'un mouvement de son épée; me dire que la formule donnée par ma plume à des idées allait recevoir corps et vie, s'incarner dans les faits, et prendre possession du monde européen, quelle perspective plus capable de me séduire en me subjuguant!

J'entrai avec passion dans le dessein que j'exposait La Guéronnière. En quelques jours—et quelques nuits—j'ébauchai un travail complet. Après un préambule sur le caractère général de la question italienne, elle se double aspect politique et religieux, j'exposais dans trois parties: 1° la situation présente de chacun des États d'Italie, et la nécessité d'un changement dans les conditions de leur existence gouvernementale, ainsi que dans le mode de relation établies entre eux; 2° le plan d'une confédération et les raisons de ce système dans l'histoire de l'Italie et dans les traditions de la politique française; sa raison d'être dans les faits contemporains; 3° certaines objections contre l'application du système; et, à ce propos, je mettais en relief l'impossibilité d'admettre l'Autriche dans une confédération italienne; et je rappelais que le comte Balbo, après Gioberti, avait fait de cette exclusion de l'ancienne et puissante ennemie la condition première et fondamentale de toute essai de confédération, au delà des Alpes.

L'ébauche de cette condition fut supprimé par l'empereur. Malheureusement, il ne suffisait pas de supprimer le fatal pour faire disparaître l'écueil. L'empereur perdit de vue cet écueil à Vil afranca. L'article du traité de Zurich qui stipulait l'admission de l'Autriche dans la Confédération italienne suffisait à lui seul pour frapper ce traité de déchéance, et le rendre inacceptable en Italie (Note de M. Eugène Rendu.)

Dans une telle organisation de la Péninsule, je ne voyais pas seulement la résurrection de l'Italie rendue à elle-même; j'y trouvais la solution de la grande question qui est la question du monde, et qu'aujourd'hui encore, avec des éléments nouveaux et en des conditions si différentes, les hommes d'État débattent, sous un nom toujours le même, la question romaine; j'y montrais la papauté affranchie de la double et contradictoire responsabilité sous laquelle Pie IX avait succombé en 1848, tiraillé qu'il était à exercer l'un ou l'autre d'un double devoir: condamnation, non de Pie IX, mais du système, non de l'homme, mais de la situation, puisque la situation imposait à l'homme cette redoutable alternative d'immoler le prince au pontife ou le pontife au prince."

Puis rappelant les plans de Gioberti, les projets de Rosmini et de Lossi élaborés sous les yeux mêmes de Pie IX, montrant que cette idée de la Fédération était tout à la fois l'expression historique et la conclusion politique du mouvement national italien; indiquant, selon la pensée formelle de Napoléon III, le chef qui présiderait la Confédération, j'écrivais: "Or, ce chef, quel sera-t-il? Celui qui personnifie l'idée la plus universelle et la plus puissante, qui rallie, sur le sol de la Péninsule, les enthousiasmes et les respects, qui a donné à l'Italie ses arts, ses mœurs, toute sa vie sociale, qui a fait de Rome le centre de la terre et qui lui assure une seconde éternité! Les hommes d'État qui ont dirigé ce grand mouvement n'hésitent pas: pour chef de la Confédération italienne, ils ont désigné le pape."

Le travail terminé, dans ses éléments essentiels, je le remettai à La Guéronnière; puis on attendit le signal de l'empereur.

Deux mois se passent: silence absolu. Tout parait oublié.

Le 2 novembre, La Guéronnière reçoit une lettre du secrétaire intime, M. Mocquard: l'empereur prendra connaissance du travail dans une dizaine de jours. Je relis le projet avec La Guéronnière, le développant, le commentant dans son ensemble et dans ses détails. Nouvelle attente; nouveau silence. Du novembre à la fin de décembre, pas un signe du côté des Tuileries.

Tout à coup, le 1er janvier 1859, retentissent les fameuses paroles adressées, dans la réception officielle, à l'ambassadeur d'Autriche, M. de Hubner. Le 10 janvier, La Guéronnière est invité à dîner aux Tuileries. Ce dîner était tout intime; cinq convives seulement, et parmi eux le nonce du pape. Après le dîner, l'empereur s'enquiert du travail, qu'il a demandé, et sur l'assurance que ce travail est prêt, il donne quelques indications sur la situation diplomatique, puis: "Je vous prierai, dit-il à la Guéronnière, de venir me trouver un de ces matins."

En effet, le 20 janvier et les jours suivants, lecture du manuscrit dans le cabinet de l'empereur. Dans chacune de ces séances, l'empereur était seul avec son confident. Il le lone de l'esprit politique dont, dit-il, témoigne son travail, le félicite de la connaissance qu'il possède des détails de la question italienne, et, approuvant complètement l'ensemble de la brochure, introduit dans le préambule quelques phrases, fait modifier ou retrancher certains passages, ajouter plusieurs paragraphes notamment sur le rôle de l'Angleterre, sur l'attitude de l'Allemagne vis-à-vis de l'Italie, et aussi sur les réformes à opérer dans le gouvernement et l'administration des États de l'Église.

Ce dernier paragraphe était tiré d'une dépêche fort curieuse du duc de Gramont (en date du 18 décembre) dans laquelle l'ambassadeur de France à Rome faisait ressortir l'impossibilité du tout changement sérieux dans la politique intérieure des États pontificaux, tant que l'Autriche exercerait une action prépondérante sur les divers États de la Péninsule. Une note dictée par l'empereur sur la situation militaire de l'Autriche en Italie, et sur l'impuissance radicale d'une force purement italienne à triompher, sans un secours extérieur, d'un ennemi si fortement organisé, est insérée tout entière et forme le paragraphe X. Ce paragraphe concluait ainsi: "De ces faits résulte pour tout homme de guerre cette vérité incontestable que la nationalité italienne ne sera jamais le résultat d'une révolution."

Chacune des phrases de la brochure est scrutée, pesée par l'empereur. Il fait lui même plusieurs corrections dans un sens très accusé. La Guéronnière ayant écrit: "Si la France, qui veut la paix, était forcée de faire la guerre, l'Europe pourrait en être émue, mais elle ne devrait pas en être inquiète: ce n'est pas son indépendance, ce ne sont *pas ses divisions territoriales, ses dynasties qui seraient en cause*", l'empereur rature ces derniers mots, conservant seulement: "ce n'est pas son indépendance." "Si nous avons à faire la guerre, dit-il, force nous sera de changer plusieurs choses."

Le dernier paragraphe contenait ces mots: "Nous n'avons aucune hostilité contre l'Autriche. L'Italie est le seul motif de difficultés qui puisse exister entre elle et la France." L'empereur avait d'abord vivement adopté cette idée. La Guéronnière avait rédigé deux fois la phrase, pendant que son impérial collaborateur caressait sa moustache, "c'est trop doux," dit l'empereur en se reprenant. Il finit cependant par y revenir: "Oui, dans le fait, c'est bien, c'est politique."

La conclusion est formulée par Napoléon III lui-même; c'est lui qui dicte la phrase célèbre: "Nous souhaitons ardemment que la diplomatie fasse la veille d'une lutte ce qu'elle fera le lendemain d'une victoire."

L'impression de la brochure est terminée. Les épreuves sont portées aux Tuileries; tout est contrôlé; chaque mot est passé au crible.

Un détail curieux: dans le paragraphe XIII, en exposant le plan fédératif de Henri IV, nous avions écrit: "Le poignard de Ravaillac anéantit de si belles espérances....." Le 3 février [veille du jour fixé pour l'apparition du manifeste], dans l'après-midi, La Guéronnière qui, le matin, était allé deux fois aux Tuileries, reçoit, en ma présence, un billet autographe ainsi conçu:

"Je viens vous prier de faire une légère modification dans la phrase où il est question du *poignard de Ravaillac qui*, etc..... on pourrait y voir une allusion à ma position, et il est inutile d'écrire une phrase qui inquiète.

"Croyez à tous mes remerciements et à mes sentiments d'amitié.

"NAPOLEON."

Nous remplaçons la phrase signalée par des mots: La mort prématurée du roi renverse le plan..... etc.

Tout est achevé, et je vais avec La Guéronnière porter le bon à tirer.

M. Rendu donne la suite de son récit sous forme de notes tirées d'un cahier de souvenirs:

"Aujourd'hui seulement, 3 février, l'empereur a annoncé aux ministres, en conseil, qu'un manifeste sur la question italienne va paraître demain. Les ministres reçoivent la nouvelle en sursaut; stupéfaction de tous, dépit intérieur de quelques-uns. Aucun ne se récrie pour cette marque insigne de la confiance du souverain!

"4 *février*. La brochure a paru. A une heure du matin, La Guéronnière est encore allé à l'imprimerie faire une correction indiquée par l'empereur. Grande rumeur dans Paris! Fureur des uns, enthousiasme d'un certain nombre.

"On dit que quelques députés préparent une démonstration dans le sens de la paix, lors de l'ouverture des chambres qui a lieu le 7. Ils vont, déclarent-ils bêtement, accueillir le discours du trône par un silence glacial. Un chambellan engage ouvertement les membres des chambres à s'abstenir de tout cri de: Vive l'empereur! Trois ministres disent tout haut: "L'empereur veut la guerre; mais son gouvernement veut la paix." M. Delangle se distingue par une irritation ardente. Il a annoté les passages qu'il entend dénoncer comme criminels: "L'empereur n'est pour rien dans cette brochure, répète-t-il. Il va désavouer des imprudents qui cherchent à le compromettre."

"5 *février*. Le Père Ventura (qui venait de prêcher le Carême aux Tuileries) est dans un véritable enthousiasme. Je viens de le voir dans sa petite chambre de la rue Daphot. Il était déjà couché (neuf heures du soir); du fond de son lit, de l'oreiller d'où se détachait sa tête puissante, ses yeux sailliens m'adressent des éclairs, pendant qu'il dévorait ardemment la brochure, et bénissait la confédération italienne présidée par le pape. Son adhésion sera précieuse pour éteindre les batteries de certains journaux qui, certainement, vont se déchaîner. Il doit m'écrire une lettre qui, par indiscrétion, sera publiée dans la *Patrie*.

"Le Père Ventura, dès qu'il a connu la brochure, a écrit, me dit-il, au cardinal Antonelli pour le supplier d'empêcher toute levée de bouclier des journaux, nuance *Univers*, contre le plan exposé. Il a envoyé cette lettre une seconde, qui l'a fait partir aujourd'hui même. Dans cette lettre, il a écrit ces mot: "La guerre "paraît très probable au sujet de l'Italie; "mais il va dépendre de la conduite qu'on "tiendra à Rome et ailleurs de changer "en guerre impossible, en guerre "déclarée dans une pensée non hostile à la "papauté. Qu'on se garde bien, à Rome, "de faire opposition à la politique de la "brochure, de moutrer des sympathies "pour l'Autriche. Cela pourrait tout "perdre."

"7 *février*. Discours de l'empereur: Est-ce la paix? Est-ce la guerre? La Guéronnière y voit le maintien très ferme de l'attitude prise dans la brochure. Le Père Ventura, dans sa *furia* sicilienne, le qualifie de retraite en bon ordre et de défection. "L'empereur s'est suicidé," s'écrie-t-il; on dit que c'est plus qu'un *petit Louis Philippe*. C'est *mistrables* minutes" tre l'emporteront!"

"8 *février*. Le prince Napoléon a dit aujourd'hui dans son salon: "Ceux qui "voient la paix dans le discours de l'em"pereur sont des imbéciles."

"11 *février*. Mme Corne, qui est venue me voir au ministère, m'a dit: "S: "l'Empereur a mis dans sa tête de faire "cette campagne, il pourra différer pour "prendre son temps, mais soyez sûr "qu'il n'y renoncera pas. Il y a cette "différence entre le prince Napoléon et "lui que le premier se rend assez sou"vent aux objections, et le second ja"mais, quand une fois il a pris une réso"lution."

Il est difficile de repasser les souvenirs révélés par le récit de M. Eugène Rendu, sans rétablir avec quelque amertume aux illusions que tout le monde se fit à la veille de la guerre contre l'Autriche. Ceux qui se trouvèrent le mieux placés pour lire dans les pensées secrètes de l'empereur furent les têtes politiques en Italie même. Cavour comprit dès le premier moment que si l'intervention étrangère était l'une des conditions de son œuvre, c'était aussi une cause redoutable de difficultés et d'humiliations. D'Azeglio écrivait: "Des libérateurs!..... Ah!..... des libérateurs pour tout de bon! Avouons que, dans l'histoire, ce serait du fruit nouveau." Mais, en général, quel plus frappant exemple de la vanité des conceptions d'un seul souverain! La France et du monde qui s'agitait autour de lui! On croyait rester maître des événements et l'on fut tout de suite débordé par la révolution.

On avait voulu faire la fédération, et l'on se trouva avoir travaillé pour l'unité. On s'était flatté de ménager, de fortifier la situation du Saint-Siège, et l'aventure s'est terminée par la suppression du pouvoir temporel. On comptait sur une alliance intime, perpétuelle avec l'Italie, et l'on ne comprenait pas qu'en créant un Etat nouveau on le créait avec une intérêts qu'il aurait à faire valoir un jour contre nous-mêmes. On croyait, enfin, accomplir quelque chose de merveilleux, remplir un rôle providentiel, s'assurer une place dans l'histoire en se portant le champion des nationalités et la pauvre aventurier qui se livrait à ces rêves devait mourir sur la terre d'exil, victime des puissances qu'il avait lui-même évoquées.

(Dans le *Temps*.) E. S.

La *République Française*, du 28 novembre:

Le conseil général de la Seine a voté, la semaine dernière, à une très-forte majorité une délibération ainsi conçue: "Il y a lieu d'adopter le principe d'une Exposition internationale en 1889." Les membres de la minorité ont soutenu ce paradoxe: que les grandes solennités de ce genre sont nuisibles à l'industrie française, à la marche générale des affaires, à la population parisienne elle-même, par l'enchérissement des loyers et des vivres. Ces assertions ont trouvé de l'écho; il est cependant facile de prouver que la première Exposition ouverte par la République, celle de 1878, a été pour la France en général, pour la ville de Paris en particulier, le signal d'une ère nouvelle de prospérité.

Tout d'abord, parlons de l'octroi, doublement intéressant parce qu'il peut indiquer par la hausse des recettes une consommation plus grande des choses nécessaires à la vie, une entrée plus considérable de matières premières. Or, en 1876, les recettes avaient été de 113 millions; en 1877, l'approche de l'Exposition les porte à 125, l'Exposition elle-même à 132. La grande solennité est donc alors la cause d'un progrès qui, une fois acquis, ne se démentira pas. On trouve en 1879 un total d'entrées de 136 millions, en 1880 un total de 142. L'action bienfaisante de l'Exposition universelle est évidente. De quelque côté qu'on regarde, elle apparaît solennité et toujours, avec cette circonstance qu'un pas considérable est fait en avant et que le terrain conquis n'est jamais perdu.

Cela se remarque surtout dans le chiffre des escomptes consentis par la Banque de France au commerce parisien. En 1877, le montant total de ces escomptes s'élève pour Paris à 2,818 millions. L'année même de l'Exposition, le chiffre de 3 milliards est dépassé. L'année suivante, on arrive à 3,391 millions. Le progrès accompli se consolide; en 1880, les escomptes arrivent à plus de 4 milliards. Une telle accoutance dans les affaires ne saurait se produire sans que les travailleurs trouvent un aliment considérable à leur activité. Pourtant, il est utile de répondre, en consultant certaines statistiques, à cette assertion que l'Exposition universelle aurait amené la misère.

Loin que les états de recette du monde-pétité aient présenté une augmentation, on trouve au contraire que le total des prêts, qui s'élevait à 35 millions en 1877, est descendu à 33 pendant l'Exposition. Les comptes de la caisse d'épargne de Paris sont plus probants encore. Les recettes de 1877 avaient présenté un total de 22 millions; elles s'élèvent en 1878 à 29 millions. Le terrain gagné n'est point complètement perdu; pendant les années suivantes les recettes s'élèvent à 28 millions. En 1882 elles atteignent 33 millions.

On vient d'examiner seulement quels sont les avantages que la capitale a retirés de l'Exposition universelle de 1878; il est évident que ces avantages ont dû s'étendre à la France tout entière. On pourrait examiner une à une les grandes industries, voir si, à partir de 1878, les industries extractives n'ont pas développé une activité plus grande; si la production céréalière n'a pas été plus considérable, et le nombre des machines à vapeur plus grand. I. suffira certainement de chercher quel a été le progrès d'une industrie qui reflète toutes les autres, celle des chemins de fer.

Le témoignage qu'elle va fournir est le plus probant de tous à raison de la régularité, de la fixité du mouvement ascendant. En 1877, les recettes brutes de la totalité des chemins de fer français s'élevaient à 545 millions; pendant l'année de l'Exposition, elles sont arrivées à 905 millions. En 1880, elles se maintiennent: le chiffre est de 913 millions. En 1881, le milliard est dépassé.

Ainsi, que l'on s'attache seulement aux preuves spéciales aux affaires parisiennes: mouvement de l'octroi, escompte à la Banque de France: qu'on examine plus spécialement les points qui concernent les travailleurs; qu'on énumère les recettes de la plus grande des industries, celle dont le champ d'exploitation embrasse toute la France, on trouve que l'Exposition universelle de 1878 est le signal d'une étape nouvelle qui n'est jamais suivie d'un recul. Le pays se consolide immédiatement sur le terrain conquis.

Il voit quelle est l'inanité des objections auxquelles nous répondons. Quels plus grands avantages ne doit pas retirer la France d'une fête industrielle qui rappellera la plus belle date de son histoire!

A propos du succès obtenu par M. Edouard Pailleron à la lecture de son rapport à l'Académie française, le "Charivari" raconte ce qui suit:

Parler de la vertu à notre époque! Tâche ingrate!

Mais, c'est égal; on calomnie tout de même toute chose trop. Que de dévouements admirables!

Pailleron nous disait à ce propos:

"Quand j'ai eu jeté les yeux sur les dossiers du bien, j'ai été stupéfait..... Tant de héros...hacara à côté de tant de gredins éclatants..... Mais après tout, c'est la loi des contraires..... Le fumier fait pousser les fleurs."

M. W. S. Henthum, 108 rue Félicité, Nile-Orléans, dit: "J'ai pris les Bitters de Fer de Brown, à différents moments, et m'en suis trouvé bien toujours. C'est principalement dans la dyspepsie que j'en ai fait usage, cas où je le crois sans égal."

Draner, dans ses croquis du "Charivari", passe en revue des actualités. Le choléra ne pouvait être oublié, et fournit prétexte à ce dialogue de restaurant:

—Drôle de goût, vos sardines fraîches!

—Monsieur n'ignore pas que, venant de Nantes, nous leur avons fait subir une quarantaine de quinze jours, dans l'intérêt des clients.

Quant au dernier croquis, et à sa légende épique, il est inutile d'en préciser l'idée inspiratrice! le dessin représente un directeur de théâtre s'efforçant d'empêcher d'entrer en scène un ténor...agité.

—Malheureux! vous voulez entrer en scène en pareil état, un jour du début!

—Histoire de me rendre célèbre; demain, on ne parlera que de moi.

Mme Jean A. Green, 227 Camp, Nile-Orléans, dit: "Mon système avant été pendant longtemps débilité par l'asthme, j'ai pris les Bitters de Fer de Brown, qui m'ont fait le plus grand bien. Je puis vraiment les recommander."

A la campagne. Un bon villageois à un parisien en villégiature:

—Mêsieu, je venais rendre la charrette que m'sieu a eu l'obligeance de me prêter.

—C'est bien, mon ami.

Le villageois, après avoir piétiné un instant:

—Est-ce qu'il n'y a pas un petit pourboire?

Mlle Joséphine Faber, 271 rue Ste. Marie, Nile-Orléans, dit: "Ma mère souffrait beaucoup, après avoir mangé, de l'oppression et de brûlements à l'estomac les Bitters de Fer de Brown ont entièrement fait disparaître cet état. Ils m'ont aussi grandement soulagée dans la névralgie violente. C'est notre principal médicament de famille."

Une femme doit faire autant de frais pour plaire à son mari qu'elle en faisait pour lui plaire avant le mariage.—Il en est de même du mari à l'égard de la femme.—Ni l'un ni l'autre ne doivent se blesser dans l'amour-propre, car ces blessures-là sont les plus douloureuses et les plus difficiles à cicatriser.

Telle femme, très élégante et très gracieuse avant son mariage, se néglige jusqu'à la malpropreté et devient maussade quand elle est mariée. Si son mari cesse de l'aimer, elle a perdu le droit de se plaindre.

Ceci doit s'appliquer au mari comme à la femme. Il est clair que lorsque l'on quitte les charmes séduisantes qui nous ont fait plaire, on doit s'attendre à cesser de plaire.

Il est rare de posséder une vertu assez ferme pour nous faire aimer, par devoir, ce qui a cessé d'être aimable.

La franchise que se doivent les époux ne doit jamais aller jusqu'à se reprocher les défauts physiques que l'on doit à la nature ou à un accident irréparable.

Jamais un mari hasardé ne doit sortir de la bouche d'une honnête femme, n'y dut-il même que son mari pour l'entendre.—Il doit en être de même du mari.

Dieu a donné la femme à l'homme pour faire la joie et le bonheur de la famille; elle doit donc accepter ce rôle de bonne grâce.

Une femme acariâtre, colère, grondeuse, toujours rechignée et de mauvaise humeur, est la peste de la société; elle se fait détester de son mari, de ses enfants et de toute sa famille. On pourrait-elle aller chercher le bonheur?

Une femme sera constamment respectée tant qu'elle pourra, par ses comptes se couvrir du manteau de respect que son mari a pour elle.

Le mari doit comprendre que sa femme est son égale devant Dieu et devant la nature; il ne prendra donc pas un ton de supériorité et de despotisme.

Un mari doit toujours être bon, doux, affable, plein d'indulgence et d'affection pour sa femme, et il la forcera ainsi à s'en rendre digne.

Si une femme montre un peu trop de goût pour la dépense, c'est souvent par la faute du mari qui ne l'a pas suffisamment éclairée sur la position financière de leur maison.

Mme. B. Hays, 118 Chestnut, Nouvelle-Orléans, dit: "Le système de ma fille était considérablement affecté par une attaque de Fièvre en Frisson. Nous lui avons donné des Brown's Iron Bitters, qui l'ont rétablie complètement, lui rendant l'appétit et la force. Je considère que c'est un médicament de prix."

On gronde le petit Paul, qui est tombé dans la rue et qui a déchiré son pantalon.

—Malaxtoit, gaspilleur! Un pantalon tout neuf!

—Mais, maman, je n'ai pas en le temps de le retirer, en tombant.

Entendu dans les couloirs du Palais-Bourbon.

—Ce Demangeat est un fonctionnaire bizarre. Tant qu'il a eu Margue comme son secrétaire d'Etat il n'a rien dit, et maintenant il ne peut pas sentir Larozo.

Lu sur le prospectus d'un professeur de ventriloquie, qui dresse des phénomènes pour les foires de Saint Cloud et autres lieux:

Pour apprendre:
1 à faire l'âne.....3 fr. 50
2 à faire le cochon.5 fr. 50

Ce n'est pas cher!

A la cour d'assises:

—Accusé, vous avez tué votre femme et vous l'avez ensuite fait brûler par petite moreaux dans votre calorifère. Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

—Monsieur le président, je suis partisan de la crémation.

Le Dr. John W. Adams, 531 Dauphine, Nile Orléans, dit: "Les "Brown's Iron Bitters" ont été employés par ma femme avec beaucoup de succès, l'hiver dernier."

Champoiseau a une nonce. Il cause avec la fausse:

—Qu'a donc mon mari, monsieur Champoiseau? Il a l'air très âmu.

Champoiseau, discrètement:

—Ne faites pas attention; je sais ce que c'est..... Nous nous sommes dix fois grisés ensemble.

Dialogue entre amis:

—Prête moi cent sous.

—Ah! non, par exemple!..... L'argent prêté, c'est comme la vieille garde à Waterloo..... ça ne se rend pas!

La chronique de la *Correspondance de Paris* cite le couplet suivant d'une chanson faite contre M. Tirard qui a interdit aux musiques de nos régiments de s'absenter entre 10 heures et 5 heures:

Travailler sept heures d'horloge.
Il se manque plus qu'ici l'on nous loge.
Quand verrons-nous ses horloges
Déloger!

Boireau a une horreur profonde du duel. Dernièrement, il reçoit la visite de deux témoins:

—Vous avez insulté notre ami, disentils; il exige une réparation, et vous laisse le choix des armes, du lieu et de l'heure.

Boireau, d'abord très ému, se redresse soudain.

Et, fièrement:

—Eh bien! messieurs, au fleuret, demain matin, à cinq heures..... à New-York.

Simples reflex ons d'un vieux philosophe péripatéticien:

—Tout perroquet est un rasseur.

—Parfois il en sont de dire des crudités.

Nous traduisons, de l'anglais:

Un reporter égaré au milieu d'une peuplade anthropophage, prit part à un festin donné par le chef de la tribu.

Il envoie à son journal la carte du dîner.

Potage
Soupe aux petites os d'enfant

Entrées
Pieds de jeune femme à la sauce b'anche
Nez d'anglais sauce tomate

Rôts
Mollets de jeune fille à la broche
Caisse d'un roi ennemi aux pommes

Desserts
Yeux de femme brune à la crème
Lèvres de vierges au sucre

Vins et Liqueurs
Sang humain, vieux et nouveau.

Mlle C. M. Koontz, 248 rue du Canal, Nile Orléans, dit: "Ayant pris une bouteille des Bitters de Fer de Brown avec les meilleurs résultats, je sens que le vous dois beaucoup."

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 13 décembre 1884.

COMPTOIR D'ESCHANGES (CLEARING HOUSE)

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Jusqu'ici cette semaine.....	$1,920,818 00	$152,713 00
Même temps la semaine dern...	2,141,775 00	301,457 00

ARGENT ARGENTAN.

Argent américain (étalon)..... au pair		
do (trade dollar)..	85c	
Prix de l'argent en lingots à Londres.....	48½d	

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain.....	83½	—
Pièces de 5 francs.....	90c	—
Pièces de 20 francs.....	$3,72½	3,85
Souverains.....	4,75c	4,85
Pièces de 10 shelers.....	2,50c	—
Doublons espagnols.....	15,40	—
Doublons pistolets.....	14,35	—
Doublons mexicains.....	15,40	—
Pièces de 20 pesos mexicains.	19,25	19,40
Or de l'Amérique du Sud.....	80c	par ses
20 marcs prussiens.....	4,60	4,75
Or de la Californie.....	7,80	8,00 cse
Or américain, poids léger.....	95c	97
Or américain, mutilé.....	5 0 0 d'escompte	

MARCHE MONETAIRE.

L'argent continue à être facile aux cotes.

Prêts sur demande: aux banques 7 à 8 pour cent; en dehors des banques 7 à 8 pour cent.

Les taux d'escompte par ses sont comme suit:

Papier de commerce exceptionnel	8 pour cent	
do do A1	8	"
Prêts sur garanties collatérales..	6 à 8	"
Hypothèque A1.....	7 à 8	"

CHANGE.

RESCHMARKS—Commercial 93¾ à 93⅞.

Le STERLING est ferme.

Connaissement de navire et A1 ..... 479 à 479¾

Traites de banques (sommes fortes) 481¼

do (sommes faibles) 481¾

Soixante jours.

Les FRANCS sont fermes.

Francs de commerce..... 5,27½

Traites de banques..... nom.

Soixante jours.

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est stable.

Traites de commerce à 75 à 50c d'escompte

Les banques tirent des chèques à $1.00 de prime par $1.000.

VALEURS DIVERSES.

Voici les dernières cotes courantes recueillies de diverses sources authentiques:

U S 4 0/0 ci.....	Offre	Dem
do à Londres.....	126	

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Samedi 11 A. M.

10,000 Bons à Prime..... 88

La Louisiane 67 67¾ Premiums 87¾ 88¼

Hirsen à 2 P. M.

La Consols 66¾ 67¼ Premiums 87¾ 88¼

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de l'N. O. Stock Exchange.

	Valeur	Offre	Demandé
Banques.	au pair		
Canal & Banking Co.....	100	127½	135
Guisane.....	100	.....	70
Germania National.....	100	.....	.....
Germania Savings.....	100	120	.....
Hibernia National.....	100	134	.....
Louisiana National.....	100	117	125
Metro. Loan & Savings..	100	110	115
Mutual National.....	100	.....	.....
N O National.....	100	251	265
People's.....	50	.....	.....
State National.....	100	.....	.....
Union National.....	100	107½	111
Whitney National.....	400	102	.....
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins.....	100	.....	100
Factors and Traders Ins.	100	70	75
Firemen's.....	50	.....	.....
Germania Insurance Co.	100	120	127
Hibernia Insurance.....	100	.....	126
Home Ins.....	40	29	.....
Hope Insurance.....	102	.....	.....
Lafayette.....	100	58	65
Merchant Mutual.....	100	80	90
Mechanic & Traders Ins.	100	.....	.....
N Orleans Ins.....	30	30	.....
N Orleans Ins Co.....	50	.....	51
People's Insurance.....	25	.....	28
Sun & Mutual Insurance.	100	.....	.....
Southern Insurance Co.	100	89	.....
Teutonia.....	100	130	145
Chemins de fer urbains.			
Carrollton.....	100	100½	105½
Crescent City.....	100	101	.....
Canal and Claiborne.....	100	.....	.....
New Orleans City.....	100	103½	106
Orleans.....	50	40	.....
St Charles Street.....	50	70½	71½
Actions diverses.			
Bienville Oil Works Co.	100	53	100
C C Slaughter House....	100	.....	.....
C C Slaughter House....	50	38	40
Imp. Bonded Warehouse.	100	.....	.....
Jeffer Ch'ne Sug Refinery	100	.....	70
Louisiana Ice Mfg. Co..	50	24½	26
La State Lottery Co.....	100	.....	.....
La Oil Co.....	100	.....	.....
Metarie Cemetery Ass.....	100	.....	.....
N O Gas Light Co.....	100	66	70
N O Waterworks.....	100	52½	53
2 Planters Crescent Oil Co.	100	.....	.....
Sugar Shed Company.....	60	55	58
Sour'n Mfg & Export Co.	100	.....	.....
Southwestern Brush Elec.	100	.....	.....
tric Light Co.....	100	80	100
Nouveaux Bons d'Etat.			
Louisiana Consols.....	66½	67½	
do Bonds.....	72	75	
do Three (Baby bonds).	56	60	
Bons de ville.			
Premiums.....	87½	88½	
Premium drawn number..	.....	168	
Privileges on Premiums.	.....	.....	
City 7's.....	100	.....	
Consolidated 6's Crescent	100	103	
Consolidated Extended..	100	102½	
Extended 7's.....	96½	98½	
do Railroad	.....	.....	
do Waterworks	.....	.....	
City 6 0/0 certificates..	95½	98	
City 6 0/0 Cts for Consol Comp	96½	98	
Bons divers.			
Canal & Clai b. St RR mort	.....	.....	
New Orleans St Louis & Chicago RR	.....	.....	
Jack. RR. 1st mort.....	105	107½	
Jack. RR. 2d mort. coup....	.....	.....	
Jack. RR. 2d mort def.....	.....	.....	
Morgan's L & T 1st gold mort.	.....	.....	
N O Mobile RR. 1st gold mort.	59	65	
St. Charles Hotel Co. mort..	.....	.....	
Crescent City 1st 14 years..	.....	109	
N O City RR. Co mort.....	108½	109	
St Charles St. RR mort 15 yrs.	.....	100	
N. O. Waterworks Co mort..	101½	103	
La Ice Mfg Co mort 49.....	99½	101	
Lake St. Coption Press mort	.....	.....	
Certificats de Warrants.			
State Warrants Consol 1881.	97	.....	
State Warrants Orrdin. 1884.	.....	.....	
Police Cts.....